

**Théâtre
de la**

Direction
Emmanuel
Demarcy-Mota

PARIS Ville
LES ABBESSES

SAISON 25 - 26
**DOSSIER
D'ACCOMPAGNEMENT**



MÉMOIRE DE FILLE

D'APRÈS ANNIE ERNAUX

Veronika Bachfischer,
Sarah Kohm, Elisa Leroy

26 NOV. - 6 DÉC. 2025

SOMMAIRE

Générique / Présentation	p. 3
Entretien	p. 4
Écoutez Annie Ernaux	p. 5
La Fille de 18 ans	p. 6
Biographies	p. 8

CRÉATION / THÉÂTRE 26 NOVEMBRE - 6 DÉCEMBRE 🕒 20 H ■ Durée 1 H 40
TDV-LES ABBESSES 31, rue des Abbesses - Paris 18

À PARTIR DE 14 ANS

MÉMOIRE DE FILLE

D'après Annie Ernaux

Veronika Bachfischer / Sarah Kohm / Élisabeth Leroy

**UNE FEMME REVIENT SUR SON APPRENTISSAGE DOULOUREUX DE LA SEXUALITÉ.
UN MONOLOGUE D'UNE RARE INTENSITÉ.**

Été 1958, Annie travaille dans une colonie de vacances. Elle a dix-huit ans et une folle envie de vivre, comme le raconte Annie Ernaux dans son récit autobiographique, *Mémoire de fille*. Son premier rapport sexuel, avec un moniteur plus âgé, est d'une violence éprouvante. Elle s'efforce pourtant d'y voir une histoire d'amour passionnée et tente d'assouvir son désir pour lui auprès d'autres hommes, subissant alors moqueries et humiliations. Revenant sur ce passé, la romancière comprend qu'elle a été victime d'abus sexuels dont les effets l'ont longtemps perturbée. Ce récit, porté à la scène en un monologue vibrant interprété par la comédienne Suzanne de Baecque, explore la question du lien entre sexualité féminine et subordination patriarcale du corps des femmes, ainsi que la possibilité de développer un langage pour le désir au-delà du regard masculin. *Hugues Le Tanneur*

D'après **Annie Ernaux**

Un spectacle de **Veronika Bachfischer, Sarah Kohm, Élisabeth Leroy**

Mise en scène **Sarah Kohm**

Dramaturgie **Élisabeth Leroy**

Décor et costumes **Lena Marie Emrich**

Musique **Leonardo Mackridge**

Avec **Suzanne de Baecque**

Production Cité européenne du théâtre Domaine d'O, Montpellier.

Coproduction Les Théâtres de la Ville de Luxembourg – Théâtre de la Ville-Paris.

ENTRETIEN

Veronika Bachfischer / Sarah Kohm / Élisabeth Leroy

Qu'est-ce qui a suscité votre envie de mettre en scène *Mémoire de fille* d'Annie Ernaux, une œuvre dans laquelle l'autrice replonge au cœur de sa première expérience sexuelle – été 1958 – dont elle décrit *a posteriori* la violence ?

Notre adaptation théâtrale de *Mémoire de fille* explore sur scène le lien entre le désir féminin et la subordination du corps de la femme dans un monde patriarcal, au sein même d'un ordre qui encadre et détermine la manière dont les femmes désirent et sont désirées. Le texte d'Annie Ernaux nous invite à nous demander de quelle manière nous désirons et pourquoi, et, réciproquement, de quelle manière nous sommes objets de désir. Notre mise en scène porte une recherche d'un imaginaire qui dépasserait cet ordonnancement, cette dépossession des hommes et des femmes de leur propre sexualité, dans l'espoir de trouver des pistes menant à un plaisir fluide, mouvant et libéré.

Quels ressorts théâtraux discernez-vous dans ce récit autobiographique ?

Dans *Mémoire de fille*, Annie Ernaux est à l'affût de traces de son passé personnel. En écrivant, elle effeuille ses propres souvenirs de la jeune fille qu'elle a pu être autrefois, et qu'elle redécouvre à travers les mots.

C'est précisément dans cette traversée rétrospective de soi-même, du « soi », que nous voyons le potentiel théâtral du texte. Mais ce qui s'opère par l'écriture chez Annie Ernaux – à savoir une (re)découverte – se réalise ici par le « jeu » sur scène, dans une connivence puissante et singulière avec le public. Le jeu que nous avons conçu oscille entre l'incarnation de l'écrivaine Annie Ernaux et la protagoniste Annie Duchesne, d'une part, et la qualité de présence de l'actrice en scène et son histoire personnelle, d'autre part. Ainsi peut s'opérer un « *transfert théâtral* » qui donne à comprendre les parallèles entre l'histoire d'Annie et le vécu de l'actrice et des spectateurs et spectatrices en salle. Nous sommes très heureuses que ce principe de jeu puisse trouver une nouvelle résonance dans cette collaboration française avec Suzanne de Baecque.

Pourquoi un seule-en-scène ?

À l'origine, nous avons conçu et mis en scène ce spectacle au Studio de la Schaubühne de Berlin. Notre collaboration entre metteuse en scène, dramaturge et comédienne, très étroite dès la genèse du projet, nous a permis de franchir toutes les étapes ensemble, depuis les premières idées jusqu'à la création. L'élément central de *Mémoire de fille* étant la quête de son propre passé en soi et l'acquisition d'une certaine connaissance de soi à travers l'acte d'écrire, le seul en scène nous est apparu comme le meilleur choix. C'est ainsi que Veronika a pu se connecter de manière optimale avec le texte en tant que seule interprète sur scène, ce qui, à notre avis, caractérise fortement ce spectacle. Dans la perspective d'une version française, nous avons rencontré Suzanne et avons échangé sur nos liens respectifs avec le sujet, ce qui nourrit tout autant cette nouvelle création.

Comment avez-vous appréhendé ce texte d'un point de vue dramaturgique ?

Adapter un roman à la scène nous invite toujours à nous interroger sur ce que la « situation » théâtrale peut apporter de singulier à l'histoire que nous souhaitons raconter. En l'occurrence, donner à vivre l'histoire d'Annie Duchesne à travers une comédienne nous a permis de centrer notre adaptation sur la question des parallèles entre le corps féminin, souvent objet de domination, voire de violence, dans les rencontres sexuelles telles que celle décrite par Annie Ernaux, et le corps d'une actrice sur scène, exposée au regard « voyeur » des spectateurs et spectatrices et soumis à leur jugement. Cette idée nous a conduits à prendre le parti de réduire dans notre adaptation le propos sur l'écriture comme médium de mémoire à la faveur d'une mise en relief des situations pouvant être incarnées et vécues collectivement pendant le spectacle, et ce jusqu'au trouble.

Comment traitez-vous sur scène de cet incessant va-et-vient du passé et présent, ou travail de mémoire et conscience de soi qui fait le fil rouge du roman ?

Les deux niveaux narratifs du récit – respectivement marqués par le « je » d'Annie Ernaux racontant ses recherches et réflexions, et le « elle », sujet des expériences vécues par Annie Duchesne – sont repris in extenso dans notre pièce. Ces échos entre la présence du « je » (Annie E.) et la représentation d'une vie et d'un vécu lointains et passés (Annie D.) constituent un principe fondateur de notre mise en scène. Si nous considérons la jeune Annie D., qui vit son expérience, et Annie E., qui écrit, comme deux personnages, la première pourrait être rattachée à un principe de mise en scène plutôt figuratif, lequel reproduit les expériences de manière ludique et physique, et la seconde à un principe plutôt épique, qui s'adresse au public dans un geste d'analyse et de réflexion. Ces principes, nous les avons élaborés ensemble au fil des répétitions, phrase après phrase. Puis nous avons complété le texte d'Annie Ernaux par certains passages écrits par Veronika Bachfischer, ramenant ainsi le récit d'Annie Ernaux au moment présent de chaque représentation, d'où la naissance de ce dialogue ténu avec le public.

Quel rôle attribuez-vous à la scénographie ?

Il était important pour nous de créer un espace intemporel, selon notre intention première de raconter l'histoire d'Annie D. comme une histoire transgénérationnelle, reproductible. L'observation et l'évaluation par les autres sont omniprésentes dans le récit de la jeune Annie D. Qu'il s'agisse du regard de l'amant, de celui de la mère, de ses pairs ou du sien, Annie D. est scrutée jusqu'à la moelle... Dans notre situation scénique, un autre regard s'y ajoute : celui du public qui observe un corps de femme, seul sur scène. Le regard des autres et le sien sont ainsi les lignes directrices de l'espace que Lena Marie Emrich a conçu, l'élément central de la scène étant ce grand paravent rectangulaire qui structure l'espace et peut prendre différentes formes, se transformant en miroir ou en vitre selon l'éclairage. Ainsi l'actrice peut-elle l'utiliser pour observer son reflet, tandis qu'un contre-jour crée une transparence qui l'expose a contrario aux regards des autres. Et le public s'y reflète également pendant une partie de la représentation...

Quel est le rapport au public que vous souhaiteriez instaurer ?

Notre expérience à Berlin nous a montré que de nombreuses femmes se retrouvent dans l'histoire d'Annie Ernaux. Toute l'équipe a été ravie de constater que cette soirée crée un lien d'une telle teneur en matière de sincérité avec le public, au-delà même de l'expérience théâtrale. Car l'un des enjeux de notre spectacle est précisément de questionner le rapport de notre présent aux discours qu'Annie Ernaux écrivait pour évoquer les années cinquante. Les choses ont-elles vraiment changé ? La découverte et le développement de la sexualité sont-ils aujourd'hui réellement libérés du déterminisme patriarcal ? Qu'en est-il en particulier de la portée de la « première fois », qui marque dans *Mémoire de fille* de manière décisive le rapport d'Annie D. à elle-même et au sexe opposé ? Nous sommes, nous aussi, convaincues qu'il y a « *au moins une goutte de similitude entre cette fille, Annie D., et n'importe qui d'autre.* » (Annie Ernaux)

Propos recueillis par Mélanie Drouère, Cité européenne du théâtre, Domaine d'O, septembre 2025

ANNIE ERNAUX SUR FRANCE CULTURE  **ÉCOUTEZ**

LA FILLE DE 18 ANS

Mémoire de fille : c'est une autre femme que l'auteur, distante, lointaine, et pourtant proche, parce que comme beaucoup de femmes, elle peut être celle, entourée d'hommes, qui lui jettent la pierre, après l'avoir humiliée. C'est aussi celle qu'on découvrait dans *Passion simple*, folle d'amour, celle qu'on voyait dans *L'Événement* tenter de raconter un avortement, ou cette autre, jeune romancière qui relatait un moment de jeunesse dans *Ce qu'ils disent ou rien*. C'est une jeune fille qui veut et croit découvrir l'amour.

À la dernière page du livre, l'auteure voit son récit s'échapper, s'effacer. Comme si tout ce qu'elle avait rapporté jusque-là n'avait pas plus d'épaisseur que le souvenir d'une autre. Ainsi peut-on entendre ce titre, *Mémoire de fille*. A-t-elle écrit la mémoire de cette Annie Duchesne qu'elle a été, ou retrouvé la mémoire de cette fille ? On ne décidera pas. Dans le premier cas, un « *rapport de "faits bruts"* », une liste de détails, quelques indices d'époque tenant au langage, aux expressions d'alors, aux événements qui se produisaient, suffiraient à cerner la fille. Comme dans *Les Années*, l'auteure part quelquefois de photos. Elles disent beaucoup, et d'abord l'écart, la distance. Le récit est donc ponctué de tous ces indices qui montrent dans quel cadre vivait Annie Duchesne au seuil de cet été 1958. Prenons-en un, pas tout à fait par hasard : la guerre d'Algérie. Des appelés s'en vont, d'autres reviennent et aucun ne sait s'il faut être fier ou honteux de ce qu'on y fait, voit et entend. Ce sont ces mêmes garçons, ou presque, que la fille rencontre à la colonie de vacances où elle est monitrice. En ce même été, on entend une chanson de Dalida – celle-là même qui résonne aussi dans *Un amour impossible*, de Christine Angot. Les chansons populaires en disent beaucoup sur nos vies, et nos blessures.

Et puis on entendra mémoire avec le déterminant au féminin. Ce qu'elle a de singulier et de fugace, au point de rendre étranger le plus proche. Le projet du livre apparaît à la toute fin dans une note d'intention un peu ancienne : « *Explorer le gouffre entre l'effarante réalité de ce qui arrive, au moment où ça arrive et l'étrange irréalité que revêt, des années après, ce qui est arrivé.* » La plupart des livres d'Annie Ernaux tentent de tendre un fil entre ces deux moments. Et celui-ci plus que d'autres.

La fille a dix-huit ans. Elle n'est jamais sortie d'Yvetot, a étudié dans une institution religieuse, a été tenue par ses parents dans un cadre rigide, aux d'interdits variés. Elle entre comme monitrice dans une colonie de vacances, tombe amoureuse de H, moniteur chef, passe une nuit avec lui. Tout se passe vite, sans qu'elle puisse vraiment comprendre : « *La fille sur le lit assiste à ce qui lui arrive et qu'elle n'aurait jamais imaginé vivre une heure avant, c'est tout.* » Et une page plus loin : « *Ce n'est pas à lui qu'elle se soumet, c'est à une loi indiscutable, universelle, celle d'une sauvagerie masculine qu'un jour ou l'autre il lui aurait bien fallu subir. Que cette loi soit brutale et sale, c'est ainsi.* » On pourrait s'en tenir à ce « *c'est tout* », ce « *c'est ainsi* » qui sont comme des lames de couteau. S'arrêter à ce constat qui concerne tant d'êtres. La puissance de l'écrivaine tient à ce que d'un événement d'apparence banale, elle construise une œuvre bouleversante.

Pour construire, il faut d'abord « *déconstruire* » ou « *désenfouir* ». Ces deux verbes disent la démarche de l'auteure qui ne raconte pas d'emblée. Elle pose un cadre, rappelle comment le réel surgit d'un détail trivial, révélant le tout comme la métonymie porte en elle un monde. Et comme dans *L'Événement*, qu'un fil semble lier à ce livre-ci, elle tourne, s'approche de la fille : « *Toujours des phrases dans mon journal, des allusions à "la fille de S", "la fille de 58". Depuis vingt ans, je note "58" dans mes projets de livre. C'est le texte toujours manquant. Toujours remis. Le trou inqualifiable.* » *Mémoire de fille* est aussi le livre d'une femme désormais âgée qui sait que le temps lui est compté. On songe (mais est-ce un hasard ?) à Proust malade, enfermé dans sa chambre pour écrire jusqu'à l'épuisement total et un paragraphe émouvant semble confirmer : « *Aucun autre projet d'écriture ne me paraît, non pas lumineux, ni nouveau, encore moins heureux, mais vital, capable de me faire vivre au-dessus du temps. Juste "profiter de la vie" est une perspective intenable, puisque chaque instant sans projet d'écriture ressemble au dernier.* »

La narratrice se tient devant la fille qu'elle voit, dont elle entend les mots, les « *euuh là* » qui en font une sorte de gourde pour les autres, celles et ceux qui savent et se gaussent d'elle, dans les jours qui suivent la nuit avec H. Et toujours demeure cet écart entre la fille et elle, qui tient à ce que celle-ci était, et à ce qu'est devenue Annie Ernaux. On ne peut pas tout dire de soi, on ne peut plus être cet autre qui ignorait Beauvoir, lisait le roman inséré dans *Bonne soirée* et croyait que l'Algérie devait rester française : « *Dans la mise au jour d'une vérité dominante, que le récit de soi recherche pour assurer une continuité de l'être, il manque toujours ceci : l'incompréhension de ce qu'on vit au moment où on le vit, cette opacité du présent qui devrait trouver chaque phrase, chaque assertion.* ».

Déconstruire ou désenfouir, pour reprendre ces verbes qu'emploie l'auteure, c'est donc faire le geste de l'archéologue, qui ôte la poussière ou le sable de l'instant pour retrouver l'objet, certes abîmé, fragile mais réel, tangible. Les rendre à leur temps, ici cette année 1958 pendant laquelle Billie Holliday chantait à Paris, dans un état pitoyable, tandis que Violette Leduc écrivait à Simone de Beauvoir la fin douloureuse d'un amour. Les échos paraissent lointains, mais ils rendent ce qui échappe, manque.

Annie Ernaux écrit qu'elle veut « *faire de l'écriture une entreprise intenable* ». Ce livre contribue plus que bien d'autres à ce projet : il ne laisse pas en paix, suscite des émotions diverses, réveille ce sentiment de n'être pas à sa place que l'on peut éprouver. Il suffit d'avoir été face aux autres, de s'y être senti différent, ne serait-ce qu'une fois, pour comprendre la honte de la fille.

Norbert Czarny, 19 avril 2016, 4 mn Numéro 8

SARAH KOHM METTEURE EN SCÈNE

Née à Berlin, Sarah Kohm est metteuse en scène de théâtre et d'opéra, ainsi que manager culturel. Après un Bachelor en journalisme, elle a étudié la mise en scène de théâtre musical à La Hochschule für Musik und Theater Hamburg. Actuellement, elle suit un master « Arts and Cultural Management » à l'université Leuphana de Luneberg en Allemagne, en coopération avec le Goethe-Institut. Elle a réalisé des assistanat et des stages, entre autres au Deutsche Schauspielhaus à Hamburg, au Komische Oper à Berlin et à la Schaubühne am Lehniner Platz à Berlin.

Elle a également travaillé en tant que directrice artistique de production, notamment au Festival de Salzbourg et à la Schaubühne de Berlin. Elle est boursière de la Deutsche Bank Stiftung dans le cadre du programme « Academy of Music Théâtre Today ». Parmi les mises en scène qu'elle a réalisées jusqu'à présent, citons l'opéra-tango *Maria de Buenos Aires* d'Astor Piazzolla au Sprechwerk de Hamburg et *Le Château de Barbe-Bleue* de Béla Bartók à l'Opéra national de Hamburg (Opera Stabile). En avril 2022, elle a fait sa première à la Schaubühne am Lehniner Platz avec *Mémoire de fille* de la lauréate du prix Nobel de littérature, Annie Ernaux. Cette production a obtenu un prix de Theater heute.

En collaboration avec l'auteure Jovana Reisinger, elle sort en mai 2023 au Münchener Kammerspiele la conférence performance *Tussicore*. Durant la saison 23/24, elle met en scène entre autres à Francfort, à la Schaubühne de Berlin et au Staatstheater Kassel.

VERONIKA BACHFISCHER

Veronika Bachfischer est membre de l'ensemble Schaubühne depuis la saison 16/17. Elle est née à Augsburg et a suivi des études de philosophie à Vienne et de théâtre à la Folkwang Hochschule d'Essen. Veronika participe au Schauspielhaus de Bochum et au festival de la Triennale de la Ruhr pendant ses études, suivi par un engagement au Staatstheater de Karlsruhe, d'abord dans l'ensemble des jeunes, puis dans l'ensemble principal à partir de la saison 14/15. Elle collabore avec Jan Philipp Gloger, Jan Christoph Gockel et Mina Salehpour, entre autres. Elle reçoit le Prix de l'Éventail d'or 2016 pour les jeunes talents de la Kunst - und Theatergemeinde de Karlsruhe. Elle est invitée aux Theatertreffen 2016 de Berlin avec *Stolpersteine Staatstheater* (mise en scène de Hans-Werner Krösinger).

Veronika Bachfischer fait également des apparitions au cinéma et à la télévision, notamment dans *Tatort Kiel* et *Cuckoo* (2022, réalisé par Tilman Singer). Elle travaille également comme doubleuse radiophonique et dans des pièces radiophoniques.

ÉLISA LEROY

Élisa Leroy, née en 1989 à Paris, est dramaturge à la Schaubühne am Lehniner Platz et spécialiste de Shakespeare, travaillant à Berlin, Munich et Paris. Elle a obtenu son doctorat à l'Université Ludwig-Maximilians de Munich pour sa thèse intitulée *More than is set down: Hamlet as text and performance*.

Après des études de littérature comparée à Munich et Berkeley, elle a travaillé comme assistante à la mise en scène dans les productions francophones de Thomas Ostermeier et comme assistante du directeur artistique à la Schaubühne am Lehniner Platz de Berlin (2014-2016).

Plus récemment, Elisa Leroy a collaboré en tant que dramaturge à la production de Thomas Ostermeier de *La Nuit des rois ou Tout ce que vous voulez* de William Shakespeare à la Comédie-Française à Paris (2018) et en tant que directrice de production à l'installation scénique *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis (Festival FIND, Schaubühne am Lehniner Platz, 2021). Ses recherches portent sur le théâtre moderne, plus particulièrement le théâtre de William Shakespeare, l'histoire des médias et des technologies ainsi que la théorie et l'histoire des études de genre. Elle a enseigné à l'université Humboldt de Berlin, à la Hochschule für Schauspielkunst Ernst-Busch et à la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich.

SUZANNE DE BAECQUE COMÉDIENNE

Suzanne de Baecque se forme à la classe libre du Cours Florent puis elle intègre la promotion 6 de l'École du Nord (direction Christophe Rauck). Durant cette formation, elle travaille à plusieurs reprises sous la direction d'Alain Françon, parrain de la promotion.

Elle fait aussi la rencontre d'intervenants comme Cyril Teste, Guillaume Vincent, Frédéric Fisbach, Cécile Garcia-Fogel, Jean-Pierre Garnier, André Markowicz, Pascal Kirsch ou encore Margaux Eskenazi.

Au cinéma et à la télévision, elle tourne dans plusieurs productions sous la direction de Sarah Suco (*Les Éblouis*), Blandine Lenoir (*Annie Colère*), Nikola Lange (dans la série féministe *Derby Girl*), François Ozon (*Mon crime*) et Maiwenn (*Jeanne du Barry*).

En 2022, elle a joué le rôle de Lisette dans le spectacle d'Alain Françon, *La Seconde surprise de l'amour* de Marivaux, création au Théâtre du Nord et à l'Odéon – Prix de la révélation théâtrale du Syndicat de la Critique.

Également en 2022, elle a présenté sa première création, *Tenir debout*, production du CDNO en tournée depuis dans toute la France. Et la saison dernière, elle a joué sous la direction de Guillaume Vincent dans *Vertiges* (2001-2021) (au Théâtre des Bouffes du Nord et en tournée). Elle collabore également avec le collectif « à définir dans un futur proche », avec lequel pour quelques dates, elle participe à la lecture musicale *Sorcières* de Mona Chollet au Théâtre de l'Atelier. À l'automne 2023, elle était sur la scène du Théâtre de la Porte Saint-Martin dans le spectacle d'Alain Françon, *Un chapeau de paille d'Italie* d'Eugène Labiche.